



*La douceur
du piment rouge*

LAURIE HEYME

Laurie Heyme

La Douceur du piment
rouge

© Laurie Heyme, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1890-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Gemma.

Tu n'es malheureusement plus là pour le lire, mais j'ai tenu ma promesse pour toutes celles qui se battent comme tu l'as fait.

« Je t'écris parce que t'écrire, c'est être avec toi. » (Philippe Besson.)

Prologue

Lorène

Quelque part dans le sud de l'Italie

« Je me rappellerai toute ma vie de ce coup de fil ce matin-là. C'était un jour de juillet, chaud, ensoleillé, prometteur.

Je me revois déposer ma brindille à l'école, l'année scolaire allait toucher à sa fin d'ici quelques jours. Je venais de rentrer d'un séjour de trois mois en Norvège pour ma dernière exposition et Ellyn se faisait une joie que je l'emmène.

J'entends encore le babillage de tous ces enfants franchir le portail et s'élaner dans la cour, heureux de retrouver leurs camarades. Je me souviens du va-et-vient de ces parents, venus déposer leur progéniture avant d'aller au travail. Je perçois toujours les sons, les odeurs, la chaleur du soleil sur ma peau, le chant des oiseaux et la légèreté des vêtements que je portais en cette matinée d'été.

C'est fou comme un souvenir n'est parfois pas qu'une simple image. Il peut se composer de tant d'autres choses, de tant de sensations. Des éléments, qui séparément, feront leur réapparition plus tard tout au long de votre vie, et qui lorsque vous les apercevrez, vous ramèneront toujours à cet instant-là, celui où tout a basculé.

Je me remémore la sonnerie du téléphone, coincé au fond du sac à main, et ce soupçon d'étonnement en voyant ton prénom s'afficher. Nous avons pour habitude de nous écrire des lettres régulièrement, puis à l'ère moderne, des courriels et beaucoup de SMS. En revanche, nous nous appelions uniquement en cas d'évènements importants. Je devais venir quelques semaines plus tard pour les vacances. Tu souhaitais sans doute évoquer le programme des réjouissances.

J'ai décroché sans m'inquiéter, sans penser une seconde à ce que tu allais m'annoncer. C'est ce genre de moment, celui qui précède l'apocalypse dans une vie. L'instant d'avant, tu es heureuse, uniquement préoccupée par des broutilles,

disputant ta fille sur le chemin de l'école parce qu'elle ne marche pas assez vite. L'instant d'après, tu t'effondres, parce que la vie est une vraie salope parfois et que c'est ton amie qu'elle a choisie pour exercer son rôle le plus sadique. Entre ces deux moments, quelques millièmes de seconde, un flottement, une bulle de tranquillité sur le point d'exploser.

On ne mesure pas la chance qu'on a. On ne mesure pas que tout peut basculer soudainement et qu'on ne maîtrise rien. On croit qu'on maîtrise, ça nous rassure, même si l'on se leurre profondément.

Lorsqu'il nous arrive des drames, on en prend conscience quelques jours et puis vite, notre vie se remet au galop et nos vieilles habitudes reprennent le dessus, comme pour mieux guérir, enfouir, oublier.

Et maintenant que tu viens de partir, je revis cette scène dans ma tête comme si c'était hier. Pourtant, quatre années se sont écoulées.

Ma vie ne s'est pas encore remise au galop, je n'y arrive pas. Mon cheval est couché sur le flanc et refuse de se relever. Il paraît que justement, ce n'est pas bon signe un cheval allongé, c'est même inquiétant. Ces jours-ci, je dors debout la plupart du temps comme eux, je suis un zombie. C'est pour ça que j'ai prétexté cette nouvelle mission à l'autre bout du monde, parce que je ne suis pas capable de m'occuper d'Ellyn. J'ai déniché cette porte dérobée et j'ai menti, ce n'est pas la première fois de toute façon. Il faut que je trouve d'urgence un moyen de me remettre en selle, et c'est pour ça que je suis là. »

Lorène soupire et referme le carnet sur cette première page. Elle n'a pas réussi à sortir quoi que ce soit depuis son départ de Paris, il y a trois semaines. Les premiers mots sont difficiles. Comme une sauce trop épicée, ils écorchent sa gorge, ils lui picotent le nez. Comme un piment italien avalé tout rond.

Elle sait qu'elle doit se laisser du temps, mais ce besoin pressant d'évacuer subsiste. Elle a surtout peur d'oublier les émotions brutes qui l'habitent et qui, retranscrites sur le papier, n'en seront que plus réelles. Elle a gardé ça enfoui bien trop longtemps, le traînant comme un gros fardeau et il faut s'en délester petit à petit. Le chagrin est trop lourd à porter.

Lorène lui a promis d'écrire son histoire. Des jours qu'elle est sur la route, qu'elle a fui tout ça. Mais ça la rattrape toujours, alors elle n'a pas le choix. Aujourd'hui, elle s'est arrêtée dans cette petite boutique de bord de mer qu'elle

avait repérée. Le genre de caverne d'Ali Baba qu'elle affectionne avec des papiers de couleurs de partout, des gommettes, des autocollants, des pinceaux, des feutres et des cahiers de notes.

Lorsqu'elle a poussé la porte, une clochette a accompagné son arrivée. Elle a cherché, arpenté, farfouillé et finit par trouver l'objet de sa convoitise. Elle a alors demandé, dans un italien approximatif, un renseignement à la vendeuse plongée dans ses cartons de livraison.

— Ciao, scusami[!], dit Lorène en souriant.

— Oui, bonjour ! Je peux vous aider ? répond la jeune femme avec un ton jovial.

— Ah ! Vous parlez français, mon accent est donc si mauvais ?

— Non, ne vous inquiétez pas ! Mais le village est petit, mon petit doigt me dit que vous n'êtes pas d'ici !

— Oui, votre petit doigt a raison ! Auriez-vous ce carnet en stock ? Il m'en faudrait plusieurs identiques et je n'en vois plus qu'un en rayon.

— Je vais vérifier en réserve, j'arrive tout de suite.

La jeune femme est revenue quelques instants plus tard avec cinq exemplaires dans les bras. Lorène les a tous achetés, ainsi que plusieurs stylos-feutres noirs, se disant que ça devrait être suffisant.

C'est avec un sac en kraft rempli de carnets dorés ornés d'un immense piment rouge, porte-bonheur chez les Italiens, qu'elle est repartie.

Elle est prête. Il faut juste rassembler les idées, les dates, les évènements, pour raconter.

Raconter l'horreur, la tristesse, le désespoir.

Raconter le courage, l'espoir, la joie. Raconter Giulia.

Avant

Chapitre 1

Lorène, 1997

« Le cœur humain ne peut contenir qu'une certaine quantité de désespoir. Quand l'éponge est imbibée, la mer peut passer dessus sans y faire entrer une larme de plus. » (Victor Hugo)

J'enfile une robe noire pour la première fois, l'occasion ne s'est jamais présentée auparavant. Sa matière soyeuse lui confère un bruit particulier quand je l'enfile par la tête et qu'elle se pose délicatement sur mes épaules. J'ai pris la première qui passait dans ce magasin du centre-ville. Le visage attristé de la gérante m'a tellement gênée lorsque je suis entrée, que je n'ai pas traîné. Elle avait dû voir l'article paru dans le journal local avant-hier. J'ai acheté le modèle qu'elle m'a proposé, sans même chercher à l'essayer. J'ai payé et je suis partie sans demander mon reste.

Toutes les personnes que je croise ces derniers jours affichent ce masque, celui de la compassion teintée d'un soupçon de pitié. Des murmures accompagnent mes rares sorties avec pour seule question : que vais-je devenir ? Je me retourne face au miroir sur pied disposé près de la fenêtre de ma chambre et tente de mettre des mots sur le masque que je porte, mais je ne trouve aucun adjectif qui puisse le qualifier. Je ne vois qu'un manque cruel d'expression, des sentiments anesthésiés.

Je décide d'attacher mes longs cheveux en un chignon négligé après les avoir longuement brossés. Mon visage n'en sera que plus dégagé, visible aux yeux de tous. Ainsi, ils pourront mieux me scruter et tenter d'analyser chaque petit mouvement de cil, chaque clignement d'œil, chaque tressaillement de bouche. J'enfile des ballerines pour accompagner cette robe austère que je ne remettrai sans doute jamais. Je souffle un grand coup, il est l'heure d'y aller. J'ai le cœur qui bat plus vite que jamais. Il va falloir se donner une contenance, quelle qu'elle soit.

À pas feutrés, je sors de ma chambre et me glisse en haut des escaliers. Mes chaussures s'enfoncent sans un bruit dans la moquette beige. C'est là que je

retrouve de nouveau ces murmures qui me sont devenus si familiers ces dernières heures. Ce sont ceux des grandes sœurs de ma mère, visiblement inquiètes de mon sort. Je les devine installées dans le salon de la maison familiale et décide de m'asseoir sur la dernière marche pour mieux les écouter.

— Je suis désolée Suzie, je ne peux pas la prendre avec moi, je vis trop loin d'ici et la déraciner serait une mauvaise idée. Il va falloir qu'elle s'appuie sur les quelques repères qu'il lui reste pour survivre après ça.

— Je sais, Madeline, je sais... Il paraît logique que la tâche me revienne... Foutue vie de merde. Il n'y a même pas de testament, on va devoir improviser...

— Ils avaient encore toute la vie devant eux... Personne ne pouvait prévoir ce qui allait se passer...

— Je sais, c'est terrible... Je vais m'occuper d'elle, c'est mon devoir de le faire.

Ces bruissements, toujours les mêmes, sans cesse. Ce flot continu de questions. Cet énorme point d'interrogation qui flotte au-dessus de ma tête. Que peut devenir une jeune fille de 16 ans dont les parents viennent de mourir tragiquement dans un accident de la route ?

Entourée de mes tantes, je grimpe dans la voiture, mon oncle est au volant. Chacune m'enveloppe, m'enlace, m'enserme, espérant m'apporter un réconfort certain, réconfort dont je n'ai pas besoin. Le sentiment que mon existence commence vraiment maintenant s'impose à moi sur le chemin qui nous mène à l'église. Je vois défiler ces maisons que je connais depuis toute petite, ces chemins de campagne pour me rendre au collège, ce pont, ces drapeaux, ce ruisseau. Je me revois gambader seule en rentrant de l'école primaire, haute comme trois pommes.

Je n'étais pas prévue dans les projets de mes parents. Leur vie de bohème les amenait à être très souvent absents de la maison. Ils m'ont eue par surprise, sans véritable envie de devenir parents. Ils ont fait avec, se disant sans doute que ça ferait bien aux yeux de la société. Malgré mon arrivée, ils n'ont rien changé à